

Lettre sur le Théâtre Basque

A MONSIEUR JULIO DE URQUIJO,

Vous avez, Monsieur, fait les honneurs de votre grave «Revue Internationale des Etudes Basques» à MAITENA, telle que je l'ai conçue, écrite et, en fin, condensée dans la mesure voulue par les répétitions. Les corrections apportées à ma modeste œuvre par l'adaptateur soucieux de ne point scandaliser le public et qui figurent dans son édition ont été soigneusement supprimées ici.

Cette pièce a eu, en effet, la singulière fortune d'être imprimée. d'abord en langue espagnole dans la traduction de mon cher et distingué ami Alfredo de Echave. C'est sous cette forme, du reste, qu'elle fut donnée huit fois l'année dernière à Bilbao sur la scène des Campos-Eliseos. Cependant, la partie versifiée étant interprétée dans le texte original, le public eut la surprise d'entendre les acteurs chanter en basque et déclamer en castillan.

Quoique la transition ne fût pas aussi choquante dans le passage du Basque à l'Espagnol, et réciproquement, qu'elle aurait pu l'être dans l'accouplement du Basque avec toute autre langue, il est évident que l'illusion scénique perdit à cette alternance, sans compier, comme le remarqua l'éminent musicographe don Francisco Gascue, que notre joie euphonologique en fut singulièrement amoindrie, l'eskuara étant peut-être le plus doux de tous les idiomes. J'ose affirmer cela aux bonnes gens qu'effarouche l'aspect hérissé de l'écriture basque sur laquelle les nombreux k se dressent comme une forêt de lances.

Cette solution bilingue fut imposée par l'impossibilité de découvrir un nombre suffisant d'artistes sachant le basque et aussi — il faut l'avouer — par celle d'attirer un public nombreux susceptible de le comprendre, Il est pénible de songer que dans cette capitale de la Biscaye où l'âme collective de tout un peuple se reconnut parmi les âmes des humbles protagonistes de Maitena, où le sens profond de la rare et

l'amour indéfectible de ses traditions sont indiscutablement héréditaires, il est pénible de songer que l'harmonieux parler des ancêtres échappe à la population urbaine presque tout entière.

Aussi le mieux accueilli des dons propitiatoires aux mânes des aïeux serait-il certainement la vulgarisation des mots par lesquels les fils d'Aïtor s'isolèrent dans le cours des siècles.

Et quelle chaire d'enseignement merveilleuse que le Théâtre pour cet objet !

Le Théâtre qui instruit en amusant !

Je ne dis pas qui châtie les mœurs, car la forme d'art dramatique que je voudrais voir instaurer tout d'abord a des ambitions d'un autre ordre et la formule «Instruire en amusant» lui suffit. Elle tâcherait à enseigner la langue, évoquer les coutumes, analyser à grands coups les individus, réjouir les yeux par le décor et les danses, enchanter les oreilles et émouvoir les cœurs par la musique! . . .

Il me semble que ce programme est assez vaste pour intéresser une génération d'artistes — musiciens, poètes, peintres et chanteurs — et lui donner de la belle et bonne besogne à abattre.

Certes, un peu partout les auteurs se lèvent et la Société Chorale de Bilbao a déjà mis à l'étude trois nouveaux ouvrages, mais pour ceux-ci, comme pour Maitena, nous sentirons la douloureuse lacune: Le manque d'acteurs sachant le basque et l'incompréhension du plus grand nombre devant la langue ancestrale. — Ne conviendrait-il pas de rechercher dès maintenant les voies et moyens à suivre et employer pour former une troupe d'interprètes des deux sexes possédant le basque? Les voix superbes ne manquent pas dans nos pays, l'intelligence de nos jeunes gens n'est pas inférieure à celle de nos voisins béarnais, et cependant à Pau, à Salies, à Oloron on joue et on chante des pièces du cru, tandis que par chez nous il n'existe aucun groupement à qui confier un ouvrage dramatico-lyrique. . . .

C'est intentionnellement que je réunis ces deux adjectifs qui peignent le double aspect du Théâtre Basque tel que je le conçois, surtout depuis que l'expérience heureuse de Maitena est venue corroborer mon sentiment initial. La pièce dramatico-lyrique est en somme le vieil opéra comique français, mais élargi. Au lieu de fantoches élémentaires qui s'agitent sans logique, sinon sans violence, et qui n'empruntent un peu de vie qu'au prestige de la musique, l'écrivain devra dessiner des créatures vivantes, familières aux spectateurs et dont les joies et les souffrances ne leur sembleront pas conventionnelles,

Dans les pays où tous les genres sont classés, il est acceptable que l'étu-

de des caractères. et la logique de l'action soient l'apanage du drame ou de la comédie et que les librettistes recherchent seulement la préparation de situations musicales, sans se soucier du reste. Il n'est d'ailleurs nullement prouvé que leurs œuvres perdraient à être imprégnées de ce reste — c'est-à-dire de vérité.

Mais pour nous Basques qui n'avons aucune tradition à respecter au Théâtre — on me permettra de ne point considérer les pastorales comme des pièces basques — ne serait-il pas avantageux de créer un genre mixte qui participât à la fois du théâtre parlé et du théâtre lyrique?

Je sais bien que d'excellents esprits, influencés par un dilettantisme louable mais exclusif, aspirent à diriger l'opéra basque dans les voies déjà tracées et à supprimer tout le dialogue parlé au fur et à mesure de l'élévation du niveau intellectuel des auditeurs. C'est le niveau musical qu'ils devraient dire.

Ce souci serait justifié dans une contrée où le Théâtre est multiforme, mais chez nous où il vient à peine de se révéler devons-nous en faire uniquement le Conservatoire de la musique nationale?

Non, certainement non. Il faut, avant tout, établir une scène populaire qui serve les intérêts supérieurs de la race en aidant à la renaissance de notre belle langue et, en même temps, à la création d'une école musicale vraiment eskuarienne dont les sources inspiratrices seront les adorables mélodies que chantaient nos grand'mères.

Ce Théâtre ne devra pas prétendre à l'analyse psychologique (la recherche minutieuse du détail comporte de tels développements que l'œuvre en serait comme alourdie et deviendrait fatalement ennuyeuse). — Il faut, en effet, tenir compte de l'importance capitale de la musique dans ce genre de dramaturgie et disposer la gradation scénique en vue du crescendo de l'action musicale; mais si le poème doit être coupé de façon à permettre au musicien de charpenter fortement son travail, il faut qu'il ait aussi sa vie propre et qui pourrait être indépendante.

L'écrivain présentera donc des caractères traités par larges plans et facilement reconnaissables : En un mot des types. Ceux-là ne manquent pas dans le pays basque et ils y ont une telle pureté de lignes et de sentiments, une si belle simplicité, que les camper et les faire mouvoir en scène, dès qu'on les a exactement situés dans l'action, est un jeu d'enfant. Aussi, prennent-ils un relief que l'on n'obtiendrait certainement pas avec autant de facilité en d'autres milieux rustiques, Qu'on essaye de quelconques paysans, mais en les dressant tels qu'ils sont et non tels que les font certains romanciers blaireauteurs ou d'imagination trop romantique! . . .

Inutile de fouiller davantage les héros ainsi objectivés : La musique complètera et amplifiera leur psychologie et donnera à l'œuvre sa parfaite homogénéité.

Quelques critiques un peu superficiels ont qualifié de Zarzuela le genre dont Maitena fut une première tentative.

Je me permets de leur faire observer que dans la Zarzuela les morceaux chantés sont cette simple superposition à propos de quoi Beaumarchais disait : Ce qui ne mérite pas d'être dit on le chante.

Dans la pièce dont j'essaie de donner les linéaments, fa partie chantée est, au contraire, la conclusion et le point culminant de chaque scène. Les personnages chantent quand la parole leur semble trop faible pour communiquer leur émotion. Ainsi pas de placage. Les deux modes d'expression tiennent chacun la place que leur assigne leur plus ou moins d'importance.

Nos amis de Bilbao l'ont si bien senti que les opéras qu'ils vont jouer ce printemps ont leurs livrets taillés sur le patron de Maitena. Ils ont raison, car là est le succès du Théâtre Basque. J'en ai tellement la conviction que les poèmes auxquels je travaille en ce moment sont des livrets d'opéra-comique bâtis sur de la comédie-drame. Ainsi, une étude du bourg : AMATCHI (Marraine) ; une étude des gens de mer : LEHORRIAN (A Terre) ; une étude de petits bourgeois, commerçants, militaires, prêtres ; EGINBIDIA (Le Devoir). On voit que la formule est assez souple pour embrasser toutes les classes de la société basque, car après ces études, achevées comme AMATCHI dont mon très-cher ami Charles Colin a déjà commencé la musique, ou dégrossies, comme tes deux autres, je compte bien mettre à la scène la bourgeoisie riche—industrielle, de robe ou américaine—et la noblesse à son âge héroïque. Il n'est pas du fout interdit au Théâtre Basque de faire une incursion dans le passé.

Vous voyez, Monsieur, que je n'ai pas l'intention de m'endormir sur les lauriers de Maitena et que si j'expose dans cette lettre mes idées sur une formule théâtrale, c'est avec la volonté ferme de m'y soumettre.

Pour ce qui est du détail, de la facture même de ces ouvrages, la critique aura hélas! trop à y reprendre, car l'eskuara est d'un manie-ment horriblement difficile. J'ai essayé d'écrire comme nous parlons, nous autres, Kostatarrak, mais si je reconnais mon infériorité philologique, je peux dire comme notre voisin Montaigne : C'est icy un livre de bonne foy.

La fin que je m'y suis proposée étant de faire la preuve que te Théâtre Basque peut être aussi passionnant qu'un autre et que l'eskuara est assez nuancé pour peindre les multiples aspects de l'âme humaine,

je ne me soucie pas exagérément de mes erreurs grammaticales : Il vaut mieux, à mon sens, dire même mal une chose que l'on croit utile que de la taire, par crainte de la critique dont le rôle a aussi son incontestable utilité.

Et puisque je parle de critique... les écrivains espagnols ont reproché à Maitena d'abuser des strophes alternées. Ce reproche tombe mal, car c'est très-volontairement que le musicien et moi avons en divers endroits usé de ces strophes : C'est peut-être le côté le plus original du lyrisme basque que ces duos de Koplakaris. Nous eussions manqué à la tradition en les passant sous silence, et certainement, la couleur locale si intense — de l'avis unanime — de notre pièce en eût souffert.

Je suis au bout, Monsieur, de ces explications cursives qui peuvent servir aux jeunes écrivains. attirés par l'art théâtral basque. Au lieu de s'égarer en essais vains, fout au moins pour l'heure présente, ils travailleront avec profit dans le genre que je viens de décrire et qui est bien adéquat au génie littéraire basque, lequel veuf du chant sur toute poésie.

Croyez bien, Monsieur, à ma très-haute considération.

ETIENNE DECREPT.
